

Avril

Il fait doux.

Des courants d'air frais font danser les rideaux en silence tandis que les rayons du soleil teintent doucement les murs des couleurs tendres du Crépuscule.

C'est avril qui perce au travers des nuages.

De la fenêtre, en observant le jour s'éteindre, je me suis dit que tu aurais aimé la façon dont la poussière brille dans la lumière. Tu aurais aimé tellement de choses. Mais ça n'a sûrement plus vraiment d'importance, à présent.

Lentement, je me détourne et m'allonge sur le lit, repensant à nos corps somnolents, étendus côte à côte. J'avais l'habitude de t'écouter respirer en m'endormant. Si je ferme les yeux, je peux sentir ton souffle contre mon visage, ta main sur ma hanche.

Je devine ton regard posé sur moi, j'imagine ton sourire derrière mes paupières closes. La courbe de ton dos, la couleur de ta peau, ton parfum sur l'oreiller. Si je pouvais recommencer ma vie, je retournerai toujours à tes côtés.

Il reste ton T-shirt sur ma chaise, pourtant, et des cœurs dessinés au stylo sur un post it, mais tu n'es pas là. C'est étrange, la façon dont le temps passe, sans toi. Tu as laissé une tasse de thé sur la table de la cuisine, comme si tu allais revenir un jour. Je ne pensais pas le faire non plus, à vrai dire.

Voilà bien longtemps que je ne m'étais pas allongée sur notre lit, longtemps que je n'avais pas vu la lune à travers les vitres de la chambre. La façon dont le monde se taisait à la tombée de la nuit, chaude, vaste et familière devait me manquer.

Je suis partie hier, dans la soirée, sur un coup de tête, et je suis arrivée tôt dans la matinée. J'ai été surprise de retrouver l'appartement comme je l'avais laissé. Pas plus vide, pas moins plein. Juste comme si ça n'était pas arrivé.

Je suis sortie un peu plus tard. Je suis passée devant la petite supérette où tu travaillais, j'ai fait le tour du quartier à pied, je suis revenue sur le port. Je me suis accoudée à la barrière, comme avant. J'étais venue ici tant de fois, j'avais l'impression de n'être jamais partie. Je me suis sentie très seule, alors, en regardant l'eau de la mer s'éloigner pour revenir à nouveau. Je me suis sentie comme si nous aurions dû être deux, debout face à l'horizon.

Alors j'ai regardé la ville s'éveiller, les rues se remplirent et le silence se taire, et puis vint le jour.

C'est toi. Dans le couloir de ma maison, comme le jour où tu m'a embrassé pour la première fois. Il y a la même lumière orange, ces mêmes brises insoutenables, ce même silence d'été. Tes cheveux sont un peu en bataille, je peux le voir dans la lumière. Tu as même des reflets blonds. C'est comme le printemps, et ça me met en colère.

Tu me regardes dans les yeux, mais tu n'es pas vraiment là. Je sens un courant électrique filer à travers ma peau, j'entends les rideaux frissonner dans la chambre, puis le vide. Et moi, seule dans les draps. En me redressant sur le matelas, un frisson glacé parcourt ma peau, jusqu'à la racine de mes cheveux.

C'est le genre de matins que je déteste ; les pires. Ces matins où la lumière tremble, où je me réveille et j'oublie que tu n'es plus là. J'ai beau chercher ton corps près de moi, tu ne reviendras pas. Tu as fondu en un tas de souvenirs troubles, je ne me souviens même plus du son de ta voix.

Les jours défilent, et effacent à leur passage les traits de ton visage. Si précieux à mes yeux, et pourtant devenu lignes indéchiffrables et souvenirs brumeux. Toi, tu dors encore ; tu ne t'es jamais réveillé.

Il est trois heures du matin. Encore. La nuit tombe et je reste éveillée, espérant pouvoir t'appeler ; j'avais l'habitude de tout entendre de ta journée. J'ai longtemps souhaité que tu disparaisses de ma mémoire, mais tu ne pars jamais vraiment. Ton souvenir reste encré en moi, et j'ai beau l'oublier parfois, je sais qu'il reviendra, inlassablement — Il revient. Il revient toujours.

En me redressant, je remarque un carré de papier blanc, dépassant d'entre les pages d'un carnet bleu échoué sur le sol. Je sais qu'il t'appartient, je me souviens t'avoir vu avec dans nos derniers mois. Hésitante, je saisis le livre en retirant l'élastique. Je tourne quelques pages, prudemment, comme de peur de les déchirer. Les lignes sont recouvertes de mots et de ratures à l'encre noire. C'est mon nom, écrit en lettres capitales au dos de l'enveloppe. Je l'ouvre, tremblante, et la lis plusieurs fois avant de la délaissier.

Le regard dans le vide, je m'assois mollement à la table de la cuisine. Que vient-il de se passer ? Je ne me souviens même plus. Soudainement rattrapée par la réalité, je porte ma main à mes lèvres, l'autre serrant la nappe de toutes les forces, comme si cela pouvait m'empêcher de m'effondrer.

Ma poitrine se comprime et je peine à respirer. Mes yeux me piquent et ma gorge se serre ; mes poumons se remplissent d'un liquide poisseux et ma vision se trouble. L'air me manque mais je ne parviens pas à reprendre mon souffle.

Je m'accroche comme je peux au rebord du meuble, mes ongles s'enfonçant dans le plastique sombre. Je me sens glisser au sol, des larmes salées dévalant les joues.

Un trou béant s'est ouvert dans ma poitrine, me déchirant de part en part. Je voudrais arrêter de penser, je voudrais oublier à nouveau.

Je me suis réveillée un matin et tu n'étais plus là.

Tu me manques tant.

« Mon trésor,

Je t'écris à l'heure où les couleurs roses et dorées du crépuscule ont laissé place aux profondeurs bleutées et silencieuses de la nuit. Je te regarde dormir depuis longtemps maintenant, mais le sommeil ne semble pas vouloir me faire de faveurs. Il y a tellement de choses dont j'ai besoin de te parler. Je sais que cette lettre te fera de la peine, surtout parce que tu ne la trouveras que lorsque je ne serai plus là, mais il faut que tu comprennes tout ce que je n'aurais pas pu te dire.

Je veux que tu saches que si j'avais eu le choix, je serais resté. Bien sûr que je serais resté. Ils m'ont annoncé que je ne passerais pas l'hiver il y a quelques semaines, déjà. Je n'ai rien dit parce que je ne voulais pas te voir souffrir, et je mesure combien je suis égoïste, je m'en veux. J'aurais tellement aimé pouvoir continuer de vivre avec toi, savoir ce que cela fait de t'aimer pendant quarante ans, de devenir niais et espiègle après un certain âge.

J'ai tellement peur de te manquer, pourtant. Je sais tout de toi, et c'est sans doute ce qui m'effraie le plus. Je me suis habitué à te connaître comme si cela durerait toujours. Mais ce n'est pas le cas, et mon cœur se serre à cette pensée. J'aurais tant aimé pouvoir t'écrire un « À bientôt », te convaincre que nous nous reverrons après tout cela.

« À bientôt » ; ce sont de si jolies paroles, un adieu pour se revoir à nouveau, une promesse. Simplement comme Avril qui revient, mon cœur restera aussi toujours à tes côtés. J'ai toujours dit ça et je le dis comme une habitude, mais merci de m'avoir aimé. Je veux te remercier, te retourner ces paroles que tu m'as offertes. Il ne fait pas froid tous les jours de cet hiver avec toi, car nous sommes toujours ensemble.

Il y a beaucoup de choses que je ne comprends pas, beaucoup de choses que je voudrais te dire encore, mais retiens ceci ; il n'y a ni obscurité, ni saison qui ne durent toujours.

Le matin viendra à nouveau, mon amour. »

Dans la chambre, assise sur le lit défait, je regarde le soleil dessiner des courbes dorées et ondulantes sur le parquet. Aujourd'hui, il fait beau. C'est presque le

printemps. Il y a encore une trace de l'aurore sur la vitre, un filet de lumière dessine les contours pâles du jour entre les rideaux.

Du coin de l'œil, je peux apercevoir de légers coups de vent secouant les arbres au dehors. Une enveloppe à mon nom repose sur l'oreiller, vide. Je caresse involontairement son contenu entre mes doigts. Je voudrais que tu sois là. Tu ne me manques plus si désespérément, pourtant, mais plutôt par habitude ; comme de repenser à quelque chose qui nous a appartenu et été enlevé il y a bien longtemps. J'ai fait mon deuil et avec le temps, tu as fané en une pensée plus calme. Je sais que tu n'es plus là. Tu n'as pas seulement quitté ma chambre ou le quartier ; tu es sorti de ma vie, littéralement.

Une sirène retentit au loin, les échos d'éclats de voix me parviennent, brouillés et inintelligibles. Si les heures et les années sont passées, je n'en garderai aucune ; les jours sans toi défilent et s'accumulent, mais tu restes près de moi, sous ma peau, sous mes paupières, toujours. Je me réveillerai en attendant de te voir ; je t'oublierai en attendant de te rejoindre.

À bientôt.

Camille Lombard